

Annexes

ANNEXE 1 : ENTRETIEN AVEC NOUARA NAGHOUCHE ET PIERRE GUILLOIS

Tout d'abord nous souhaiterions avoir quelques informations complémentaires sur votre parcours personnel avant 1999 et savoir comment vous êtes arrivée au théâtre.

Nouara Naghouche – J'ai vécu deux ans chez les sœurs et huit ans en foyer à Belfort. J'ai donc passé dix années dans une institution éducative. À la sortie, à 21 ans, je suis revenue à Colmar. J'ai fait quelques petits boulots, une formation dans la restauration, j'ai été serveuse. Un jour, je suis allée voir l'éducatrice du club de prévention du quartier et lui ai dit que j'avais envie de faire du théâtre. Je lui ai demandé comment elle pouvait m'aider. Elle m'a mise en relation avec sa sœur qui est comédienne et metteur en scène à Paris, Barbara Boishot. Elle est venue à Colmar en juillet 1999 et on a travaillé quinze jours intensifs sur *Nous avons tous la même histoire*. On a monté le spectacle. Voilà, ça a démarré de là. Après, j'ai rencontré la compagnie Quartier Rose, j'ai joué dans le spectacle de poèmes d'Abdellatif Laâbi.

Parlez-nous du personnage que vous aviez créé au gala de danse de Wroblewski en 2003.

N. N. – C'était une espèce de diva bien ronde qui avait envie de devenir danseuse et arrivait sur la chanson de Whitney Houston, *I will always love you*. À l'intérieur du spectacle, elle essayait de faire de petites choses, avec un gros sachet de chips et une bouteille de coca. J'avais créé un personnage humoristique pour ce spectacle.

Passons maintenant à *Sacrifices*. Pouvez-vous nous expliquer le choix du titre ?

N. N. – Après avoir fait les vingt et un représentations dans les petites communes du Parc des ballons, nous avons réfléchi, Pierre Guillois et moi-même, chacun de notre côté à un titre pour le spectacle. Au téléphone, j'ai dit à Pierre que j'avais pensé à « La Tentation du poil et du cochon » et il m'a proposé un autre titre : « La Tentation de la chatte et du cochon ». C'est donc le titre qu'on a soumis au Centre dramatique et on s'est fait convoquer. Ils nous ont dit qu'ils ne pouvaient pas défendre un spectacle avec un titre pareil. Le soir, j'ai réfléchi à d'autres titres. Finalement, c'est le titre *Sacrifices* qui est resté dans ma tête, parce que j'y jouais le portrait de toutes ces femmes sacrifiées. Moi

aussi j'y faisais un sacrifice en parlant de ma vie personnelle. Dénoncer ces choses est pour moi un sacrifice.

À partir de quels éléments l'avez-vous conçu ?

N. N. – À partir d'improvisations, tirées de faits très réels et personnels. On le voit bien parce que je parle à la première personne. Je parle de mon papa, je parle de mon frère qui a volé. Voilà, je suis partie vraiment de ma propre expérience, de ma propre vie. C'est une forme de thérapie. J'avais besoin de passer par moi encore dans ce troisième solo pour exprimer un certain nombre de choses.

Est-ce l'observation de vos proches qui vous permet d'aussi bien jouer ces personnages sans les caricaturer ?

N. N. – Oui, c'est par l'observation. Je les ai nourris en moi. J'observe beaucoup ce qui se passe autour de moi. Je reste toujours à l'affût : je me dis « tiens, ça je le garderai bien ». Nos mères maghrébines par exemple sont beaucoup comme Zoubida, beaucoup dans la plainte. Marguerite, par contre, dans mon quartier, n'a jamais cru que j'étais une maghrébine, et elle me racontait tout sur les arabes. C'était horrible pour moi. Il fallait qu'à un moment ça sorte, sinon je ne sais pas ce que je lui aurais fait. Mais moi, j'ai préféré l'intelligence : le faire par le biais de mon métier. Elle est venue voir le spectacle. Elle est morte quelques mois après.

Alors, comment avez-vous fixé le texte définitif à partir de ces improvisations ?

N. N. – J'improvisais, Pierre (Guillois) retranscrivait mes improvisations sur le papier puis sur l'ordinateur. Après on construisait le sketch. On retravaillait une phrase en gardant le plus important, je repartais en impro, il me disait « là ce serait bien que tu reprennes ça » et ainsi de suite.

Le texte est donc fixé et pourtant il semble toujours jaillir comme improvisé. Le travail de mise en scène a donc été intimement mêlé à celui de l'écriture, n'est-ce pas, Pierre Guillois ?

Pierre Guillois – Le travail que nous avons fait est extrêmement particulier, il ne ressemble à aucun autre, parce que c'est la parole de Nouara, mise en scène.

Y a-t-il déjà dans les improvisations de Nouara toutes les trouvailles de jeu ou bien, en tant que metteur en scène lui donnez-vous des indications précises ?

P. G. – Toutes les propositions de jeu viennent de Nouara. Après, c'est une question de dosage. Et aussi, nous avons la volonté de ne pas perdre les choses. Parce qu'en fait, il faut qu'elle se rappelle de ce qu'elle a fait. Elle doit fixer son jeu.

N. N. – J'ai beaucoup de plaisir à travailler avec Pierre. On a une grande histoire de cœur lui et moi. C'est pour ça qu'il m'a aussi joliment mise sur scène et protégée. Cela ne veut pas dire que cela a toujours été facile. Il y a eu des prises de tête mais après on a rebondi et on a travaillé.

Est-il difficile pour une comédienne de se retrouver seule sur le plateau ?

N. N. – Il m'a fallu une préparation physique pour tenir une heure et quart de spectacle. J'en ai fait la demande à Pierre. J'ai rencontré Stéphanie Chêne dans le spectacle *Les Affreuses*. Elle est danseuse-chorégraphe. J'ai travaillé tout l'été avec elle. Ça a tout de suite été une belle rencontre. Je me suis bien sentie avec elle. Je trouvais que ce qu'elle m'apportait au niveau du travail physique m'aidait énormément et puis, il y avait aussi le rapport humain. Elle est restée. Elle nous a donné son avis. Elle a apporté son regard sur le spectacle. Depuis le début, elle nous a accompagnés. Elle va me suivre pendant toute la tournée. C'est difficile de se retrouver seule sur le plateau, à Paris, en Belgique... Il peut y avoir des petites baisses de régime, alors elle est aussi là pour me remonter le moral.

Quels sont vos projets pour l'avenir ?

N. N. – Tourner le spectacle. Aller au bout de toutes les dates prévues. J'ai aussi un projet avec la compagnie Picard, *Ça n'arrive qu'aux autres*. Je vais également jouer avec une autre comédienne le texte de Denise Chalem, *Dis à ma fille que je pars en voyage*, (l'histoire de deux femmes en prison) mis en scène par Clarisse Billy. Cette dernière m'avait mise en scène dans mon deuxième solo.

Vous n'avez pas une formation traditionnelle de comédienne, que ressentez-vous quand vous montez sur le plateau pour jouer votre spectacle ?

N. N. – Beaucoup de bonheur, beaucoup de bien-être de pouvoir porter ma voix, ma parole pour toutes celles qui ne peuvent pas le faire, déjà, d'une part ; et d'être entendue. C'est pour cela que cette prise de parole est aussi

forte, aussi *trash*. Cela me donne beaucoup de confiance et aussi d'espoir de permettre la réflexion et l'ouverture. Le théâtre est un très bon vecteur pour faire passer des messages, pour partager des émotions même dans les choses les plus *trash*. Je pense que cela passe aussi très bien.

Vous êtes ainsi devenue comédienne à part entière.

N. N. – J'ai joué *Le Père Ubu* en 2006 au Théâtre du Peuple. Ça a changé *my life*, ça. Je suis très reconnaissante à Pierre de m'avoir donné ce rôle et de m'avoir mise en scène dans ce spectacle. C'est très agréable de travailler des textes d'auteurs. Ça apporte autre chose à mon jeu. J'adore jouer avec d'autres partenaires.

Pierre Guillois, Nouara a évoqué le Théâtre du peuple à Bussang. Que pouvez-vous nous en dire ?

P. G. – J'en suis le directeur depuis 2005. C'est un théâtre magnifique. On y travaille toute l'année, mais il n'accueille des représentations que l'été pour des raisons avant tout climatiques. Le fond de scène s'ouvre sur la forêt. Le public, chose extraordinaire, vient d'un peu partout.

Parlez-nous du travail avec Nouara sur *Sacrifices*.

P. G. – Pour moi, c'est une histoire étonnante, une vraie histoire de rencontre d'univers, c'est quelque chose d'improbable et ça n'y paraît pas. C'est-à-dire, qu'au-delà de cette relation particulière qu'on avait Nouara et moi, c'est Matthew Jocelyn (l'ancien directeur de l'Atelier du Rhin) qui, ayant vu Nouara dans son deuxième solo, a voulu qu'on fasse quelque chose avec elle. J'ai proposé d'intervenir dans l'élaboration du texte et on l'a proposé à Nouara. Il a voulu l'inscrire dans la programmation de l'Atelier du Rhin. Au départ, je n'y connaissais rien. C'est pour cela qu'on a avancé en plusieurs étapes pour le tester. On voulait savoir où on allait avec cette matière. Nouara disait : « bon, je vais parler de ça, ça et ça. » C'était énorme ! C'était compliqué ! Ça a été un grand plaisir de voir cette « chose » intéressante, naître, grandir, avec toutes ces étapes de travail, tout ce qu'on a pu tester en public, la méthode de travail qu'on a mise au point ensemble. À présent, on affronte les salles pleines, les représentations en séries, dans un cadre de vrais professionnels.

Réalisé le 16 janvier 2009 au Théâtre de la Manufacture à Colmar.

ANNEXE 2 : EXTRAITS

Premier extrait

Marguerite : les arabes
C'est une race à part. Ils sont pas intéressants.
Tu ne leur trouves aucune chose positive.
Tu ne trouves aucune qualité chez un arabe.
Ils n'ont que des défauts.
Le défaut d'abord d'être un arabe. Ça c'est important. Ils ont des baraques et moi je me retrouve en HLM. C'est pas le karcher qu'il faut, c'est le bulldozer. De la vermine. De la morve.
Si je pouvais avoir, ne serait-ce qu'un bazouca et bing ! bing ! bing !
Ils me disent je dois aller voir un psy, c'est pas moi qui dois aller voir un psy, moi tout va bien dans ma tête.
Les enfermer. Comme Auschwitz, les juifs, ceux-là aussi ils ont reçu !... et quelque chose de bien !
Ils ont pas fait le malin ! Je te foutrai tout ça ensemble les arabes, les noirs, les pédés.
C'est dommage que ce genre de camp il soit fermé. Ya, ya. Racaille de merde.

Deuxième extrait

Zoubida : Si j'avais quelque chose à changer dans ma vie, ce serait depuis le début.
Y a pas un moment de ma vie où je me dis : ah tiens, celui-là, j'aimerais bien le garder.
Avec Rachid, on a vécu des choses, mais juste des choses.
Rachid, sa passion, c'est la mosquée. Rachid y m'passionne pas.
Tu crois que quand il rentre à la maison avec le sourire, c'est pour me dire hé Zoubida, mets ta plus belle robe, aujourd'hui je vais t'emmener à la restauration ou dans le parc pour qu'on se promène main dans la main ?
Tu fabules ma pauvre Zoubida, tu planes.
C'est juste pour me dire : tu sais aujourd'hui il y a eu des décès plein la mosquée et y ont donné beaucoup d'argent pour agrandir la mosquée, c'est super hein ?
La routine, elle s'est installée depuis le début que j'm'suis mariée avec Rachid. Au moins dix fois par semaine, quand y rentre à la maison avec ses yeux de serpent, c'est qu'il est en pleine excitation.

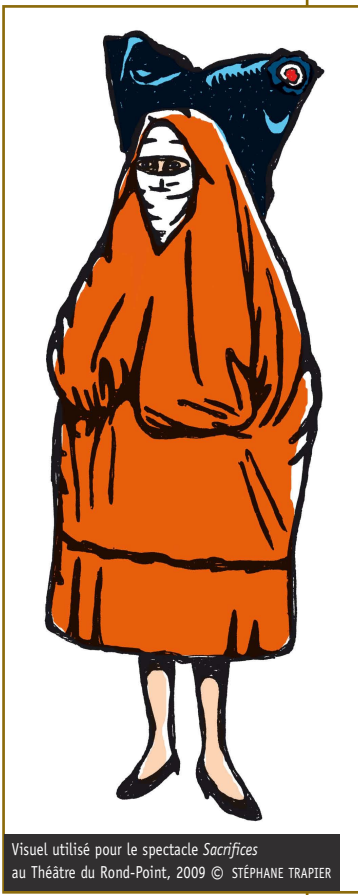
Piquent le pain, piquent les voitures, brûlent les voitures.
Ils vont pleurer toute la journée dans les administrations pour toucher leur RMI...
Le revenu minimum d'islamiste oui !
Matin midi et soir ça fait du business dans les cages d'escalier ; ils empochent de l'argent gratuitement.
Sur nos impôts ! Eux ils sont toujours exonérés !
Fainéants, drogués. Ils se protègent avec leur Pit bulls. Ils me font pas peur moi avec leur Pit Bull.
Moi la dernière fois j'ai appelé la SPA pour les euthanasier. Ils feraient bien de faire la piqûre aux maîtres, ça nous débarrasserait de cette gangrène... moisissure, pourriture, détritrus, fils de pute, nique ta mère... J'ai dit nique ta mère, c'est moi qui ai dit Nique ta mère. Je deviens complètement folle, je suis contaminée, ils m'ont donné le virus ma parole... René ! René !

Il court se mettre dans la chambre là-bas et il m'appelle « Zoubida, Zoubida ». Alors là, tu peux être sûr que je vais passer à la casserole.
Alors je dis, j'ai pas envie aujourd'hui merde déjà que j'suis dans mes marmites, et lui, il est là « Zoubida, Zoubida ». Alors, j'essaie de trouver un suterfuge : attends Rachid, j'ai pas passé le couscous une troisième fois à la vapeur – parce que nous on aime bien passer le couscous trois fois à la vapeur, comme ça il est plus tendre, plus moelleux – et lui il est là « Zoubida, Zoubida », alors j'essaie un autre suterfuge : attends j'ai pas fini d'éplucher les carottes, les navets, les courgettes, les potirons...
Il lâche pas l'affaire. Alors j'y vais.
Je fais la machine à écarter les jambes. Lui il fait son business avec moi et il s'en va.
Et mon plaisir à moi, il est où ?
Silence.
Alors je retourne à la cuisine et j'allume Radio-Nostalgie. Et là je suis heureuse.
Elle chante *Les amants de Saint-Jean*.

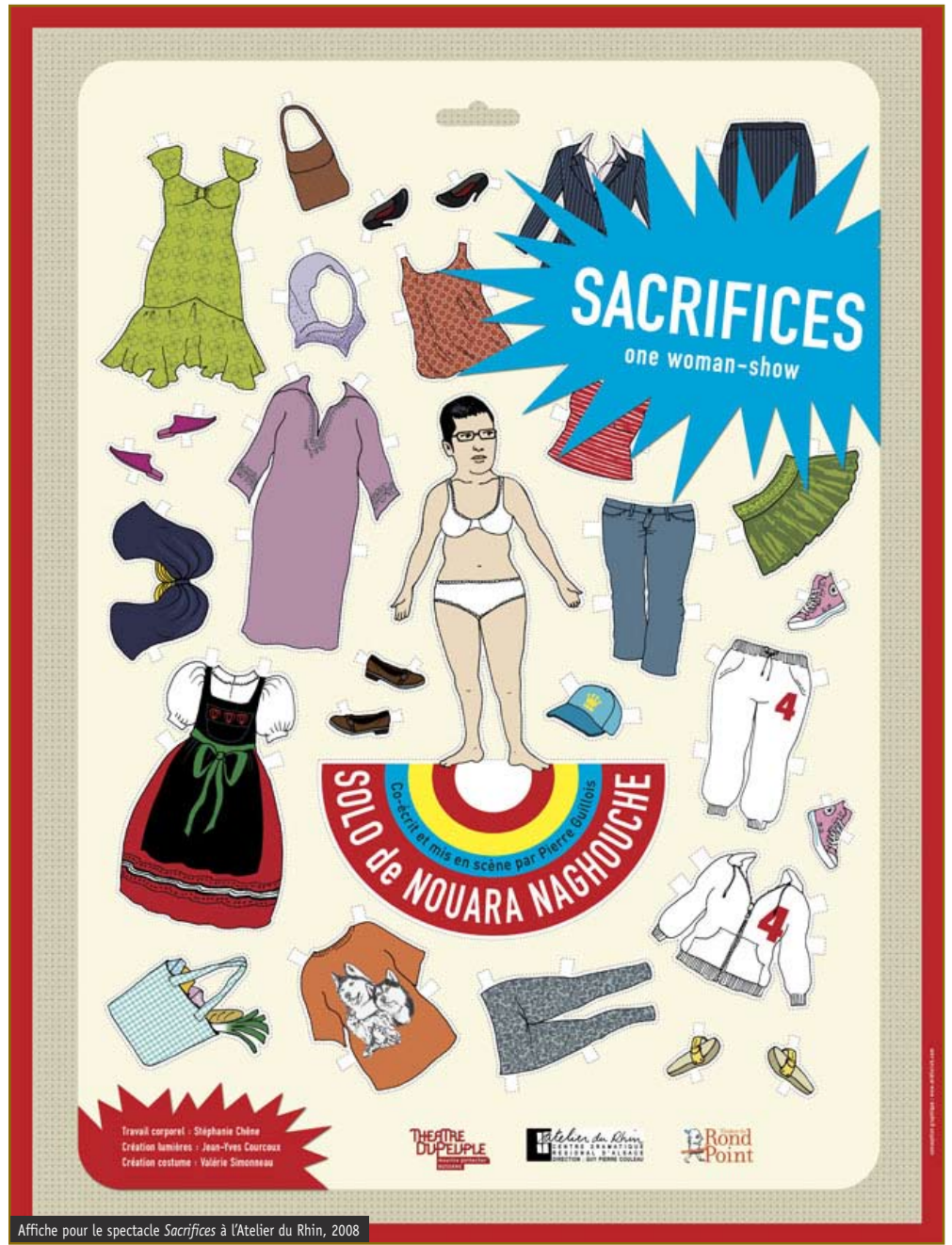
ANNEXE 3 = LES AFFICHES DU SPECTACLE SACRIFICES

n° 74

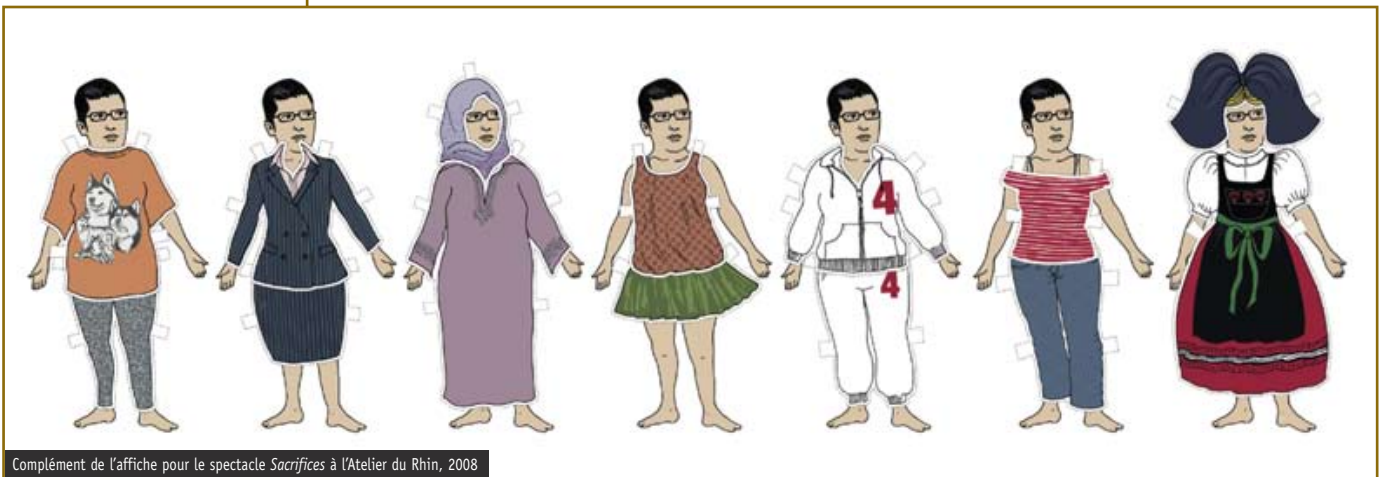
février 2009



Visuel utilisé pour le spectacle *Sacrifices* au Théâtre du Rond-Point, 2009 © STÉPHANE TRAPIER



Affiche pour le spectacle *Sacrifices* à l'Atelier du Rhin, 2008



Complément de l'affiche pour le spectacle *Sacrifices* à l'Atelier du Rhin, 2008

ANNEXE 4 = EXEMPLES D’AFFICHES DE SPECTACLES DU THÉÂTRE
DU ROND-POINT

n° 74

février 2009

